

SAINT CUTHBERT

(Voir gravure)

Vers le septième siècle, au fond de l'Angleterre,
Vivait un pauvre enfant, un berger solitaire,
Dont les yeux sur le ciel semblaient toujours fixés :
Sa prière du soir durait jusqu'à l'aurore ;
Et parfois, dans la nuit, ainsi qu'un météore,
Il voyait scintiller l'âme des trépassés.

Ce pasteur de troupeaux devint un pasteur d'hommes,
Que l'on révère encore à l'époque où nous sommes
Comme un propagateur ardent et plein de feu.
Prélat de Lindisfarne, il s'en allait sans trêve
Par les bois, par les monts, par la plaine ou la grève,
Porter aux paysans la parole de Dieu.

Souvent même, dit-on, il obtint des miracles.
— Un jour qu'il voyageait à travers mille obstacles,
Guidé par un enfant, il perdit son chemin :
Tous les deux succombaient de faim et de fatigue ;
Et comme de terreurs l'enfant était prodigue,
L'évêque lui montra le ciel avec la main ;

— Vois-tu cet aigle roux qui plane sur nos têtes ?
— Dit-il, Dieu, s'il le veut, comme au temps des prophètes,

— Peut nous faire apporter par lui des aliments !
A peine eut-il fini, que l'aigle au vol superbe
Vint s'abattre à ses pieds et déposer sur l'herbe
Un poisson merveilleux pris aux flots écumeux.

Plus tard, quand le prélat, courbé sous les années,
Dut cesser à jamais ses pieuses tournées,
Il déposa, sans fiel, croix, mitre, crosse d'or,
Et se retira seul, demi-nu, dans un île...
Après avoir semé le grain de l'Evangile,
Il lui fallut, pour vivre, ensemençer encor.

Il cultivait son champ, gourmandant sans récolte
Les moineaux effrontés qui pillaient sa récolte,
Ce fruit de son labeur, qui devait le nourrir...
Le travail lui semblait la plus simple prière ;
Car ce vieux serviteur avait l'âme trop fière
Pour demander à Dieu rien... que de bien mourir !

ADRIEN DÉZAMY.

Si nous ne voulons être saints que selon notre volonté, nous ne le serons jamais ; il faut l'être selon la volonté de Dieu. — SAINT FRANÇOIS DE SALES.

LE BRILLANT

Nous étions à table encore, une douzaine de convives environ, en train de déguster un excellent café, café qui terminait dignement un dîner sans appareil, il est vrai... mais exquis dans sa simplicité et ordonné avec une science parfaite.

Nous complimentâmes la maîtresse de la maison. De là nous en vîmes à causer cuisine, puis la conversation tourna... On esquissa quelques mots de politique et enfin de compte, après avoir échangé quelques formules plus ou moins banales sur l'art, la littérature et la question mariage, on arriva, par une naturelle transition, à parler dot, corbeille, argenterie et diamant.

— J'aime mieux les perles que les diamants, dit une dame qui se trouvait à côté de moi.

— Moi, fit la maîtresse de la maison, je préfère les diamants, et j'ai mes raisons pour cela...

— Ah ! une histoire, fit l'un de nous... racontez !

— Vous y tenez ?

— Oui... oui... l'histoire... fit en chœur toute la table.



SAINT CUTHBERT, TABLEAU D'ERNEST DUEZ (Musée du Luxembourg)

— Soit... mais je passe la parole à mon mari.

— Je la prends, fit Henri Marbel, notre amphitryon.

Et il commença :

— J'étais jeune à ce moment, libre de mes actions et m'amusant ferme le soir dans mes heures de liberté, d'autant que mes journées entières étaient prises à l'étude de Me Durand, notaire, un notaire à cheval sur le travail et sur les principes, et qui exigeait de ses clercs non seulement un zèle de tous les instants, mais encore une tenue sévère et une conduite rangée.

J'avais été souper, un soir, avec de nombreux amis, et j'étais resté là à rire et à boire sec, quand sur le coup de deux heures du matin je jugeai à propos de rentrer chez moi.

Il faisait un temps superbe. Je pensai qu'une course à pied assez longue me ferait du bien et calmerait mon cerveau un peu surexcité. Je me dirigeai donc tout doucement vers mon domicile, ayant descendu le boulevard Malesherbes, quand, arrivé à hauteur de Saint-Augustin, je vis à mes pieds quelque chose qui brillait. Je me baissai et ramassai l'objet. C'était une

boucle d'oreille en diamant, un diamant superbe... et d'une grande valeur, assurément.

— Diable ! pensai-je, voici une trouvaille. Comment ce bijou a-t-il pu être perdu ici ?

Je levai les yeux machinalement. Les fenêtres du troisième de la maison devant laquelle je me trouvais étaient éclairées. Je prêtai l'oreille et j'entendis comme le bruit d'un orchestre. D'ailleurs toute une file de voitures stationnait là devant la porte.

Plus de doute. Il y avait soirée là-haut et le brillant appartenait à une invitée.

J'eus un moment la tentation de remettre la boucle d'oreille au concierge... Mais quelle garantie avais-je de l'honnêteté du cerbère ?

Je réfléchis quelques instants. J'étais en habit... et pas trop défraîchi... Qu'est-ce qui m'empêchait de monter ?

Chose résolue, chose faite. Je sonnai... on m'ouvrit... et je montai au troisième.

Toutes les portes étaient ouvertes—une enfilade de salons—des lumières—des ors, des couples qui tournoyaient au son d'une valse entraînante, des messieurs

en habit, debout devant l'entrée, et au milieu d'eux et très entourée une dame d'un certain âge, qui causait avec les nombreux arrivants, le sourire aux lèvres.

— C'est la maîtresse de maison, pensai-je.

— Madame...

— Ah ! monsieur ! comme c'est aimable à vous d'être venu...

Et elle me serra la main avec effusion...

Je voulus placer mon explication :

— Madame, je vous prie de m'excuser...

— Oui... oui... parce que vous venez tard. C'est entendu, je vous excuse... Mais arrivez vite que je vous présente à une jeune fille.

— Mais, madame...

— Oh ! pas de résistance. Venir tard... passe encore... mais ne pas danser... Voilà qui serait impardonnable...

Je fis encore un effort pour placer un mot, mais je fus entraîné, amené devant une jeune fille et force me fut bien alors de lancer la phrase ordinaire :

— Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette valse.